

capricci présente



introduction

un film de **Hong Sangsoo**

Shin Seokho Park Miso Kim Youngho Ki Joobong Ye Jiwon
Seo Younghwa Kim Minhee Cho Yunhee He Seongguk

une production Jeonwansa Film Co. réalisation et scénario Hong Sangsoo
image Hong Sangsoo son Seo Jihoon musique Hong Sangsoo éclairage Kim Jimin
ventes internationales Finecut distribution Capricci programmation Les Bookmakers

© 2020 Jeonwansa Film Co. All rights reserved
capricci BOOKMAKERS



AU CINÉMA LE 2 FÉVRIER

REVUE DE PRESSE



Presse

4

Les Cahiers du Cinéma	6
Les Cahiers du Cinéma	8
Libération	9
Le Monde / Le Canard Enchaîné	10
Les Inrocks	11
Trois Couleurs	12
SoFilm	13
Telerama	14
Nouvel Obs	15
JDD	16
Ouest France	17

Web

18

Chaos Reign	20
Critikat	22
Le Polyester	24
Slate	25
Jeune Cinéma	27

Radio / Tv

28

Allociné	30
France.tv	31

Berlinale 2021

32

Libération	34
Le Monde	35
Transfuge	36
Télérama	37
Télérama	38
Les Inrocks	39

PRESSE
NATIONALE



Introduction de Hong Sang-soo

L'ARCHIPEL DES AMOURS

par Mathieu Macheret

Qu'aime-t-on vraiment quand on aime une œuvre, qui plus est contemporaine, c'est-à-dire amenée à s'augmenter avec le temps ? Est-ce la persistance d'une forme dans la succession de ses objets particuliers, ou au contraire le processus de différenciation qui distingue toujours une livraison des précédentes ? Est-ce la série ou les variations ? Ce qui change ou ce qui fait retour ? La question prend un tour singulièrement aigu avec Hong Sang-soo, auteur de vingt-six films en vingt-cinq ans, dont la rapidité d'exécution et l'insistance à creuser toujours le même sillon, celui de la déroute affective, s'accompagnent depuis quelque temps d'une spectaculaire réduction de l'intérieur, comme si le creux, ici, comptait autant, sinon plus, que le plein.

Comme souvent chez Hong Sang-soo, les effets de structure conditionnent le récit : ici deux courts chapitres sous forme de prolégomènes numérotés, précédant une troisième partie plus longue qui constitue le corps principal de ce film-éclair (66 minutes). 1. Young-ho (Shin Seok-ho), étudiant et aspirant comédien, a rendez-vous avec son père divorcé (Kim Young-ho) dans son cabinet de médecine traditionnelle. Sur

en mai) – en témoigne à sa façon : modifiant à peine les termes usuels du cinéaste, il n'en constitue pas moins, par son accession à un paroxysme de dépouillement et de sophistication, un stupéfiant coup de dés à même de relancer l'ensemble de sa filmographie. Le film s'inscrit dans une veine saisonnière, celle des contes d'hiver en noir et blanc, de surcroît suspendu entre la Corée et l'Allemagne (Berlin) comme pouvait l'être avant lui *Seule sur la plage la nuit* (2017). Mais ce qu'il explore au-delà de toute attente, c'est un travail de l'ellipse qui attaque toujours le même sillon, celui de la déroute affective, s'accompagnant depuis quelque temps d'une spectaculaire réduction de l'intérieur, comme si le creux, ici, comptait autant, sinon plus, que le plein.

Comme souvent chez Hong Sang-soo, les effets de structure conditionnent le récit : ici deux courts chapitres sous forme de prolégomènes numérotés, précédant une troisième partie plus longue qui constitue le corps principal de ce film-éclair (66 minutes). 1. Young-ho (Shin Seok-ho), étudiant et aspirant comédien, a rendez-vous avec son père divorcé (Kim Young-ho) dans son cabinet de médecine traditionnelle. Sur

place, le praticien, requis par plusieurs clients, fait poireauter le jeune homme plus que de raison. 2. Ju-won (Park Mi-so) visite un appartement à Berlin pour y entreprendre des études de mode. Mais Young-ho, son petit ami, la rejoint à l'improviste 3. Lors d'un séjour sur le littoral, sa mère (Cho Yun-hee) convoque Young-ho pour qu'il rencontre son compagnon, un acteur de renom (Ki Joo-bong). Mais le jeune homme débarque sans prévenir avec un copain (Ha Seong-guk) et l'entrevue, trop arrosée, se passe mal.

Premier événement notable d'*Introduction* : l'arrivée dans le cinéma d'Hong Sang-soo de jeunes acteurs, Shin Seok-ho et Park Mi-so, recrutés parmi ses étudiants, qui en régénèrent les rangs d'ordinaire plus mûrs, et insufflent d'autres types de présences corporelles : la silhouette élancée du jeune homme aux gestes gracieux, la timidité très enfantine de la jeune fille se distinguent tout deux des modèles hongiens du fanfaron-dilettante ou de la femme désabusée, qui semblent ici dévolus aux rôles plus adultes. Or, c'est bien d'un hiatus entre générations dont il est d'abord question, et plus précisément d'un rapport perplexe aux aînés. À commencer bien sûr par les parents, dont ceux divorcés de Young-ho – le père médecin qui semble esquiver les retrouvailles avec son fils, la mère qui cherche coûte à peser sur ses destinées –, mais aussi l'autre mère, celle de Ju-won, qui la recommande à une peintre expatriée à Berlin (Kim Min-hee), mais avec beaucoup de honte et de circonspection envers cette fille empotée. Cette brisure générationnelle fait même l'objet d'un passage crucial, l'une de ces scènes de table que le cinéaste affectionne, formulée comme un problème d'éthique : à l'acteur qui consent à lui prodiguer ses conseils, Young-ho confesse son échec lorsqu'il s'est agi d'embrasser une partenaire lors d'un tournage étudiant, incapable de feindre le sentiment amoureux, et donc de jouer la comédie. Face à quoi le vieil artiste (ami du père, amant de la mère si l'on en croit la succession des chapitres) perd ses nerfs : feint ou pas, sur un plateau comme dans la vie, l'amour reste l'amour, une catégorie indivisible qui engage la même spontanéité. Non pas que l'un ait raison et l'autre tort : ces deux vues irréductibles buttant l'une contre l'autre appartiennent surtout à deux âges opposés de la vie. Peu avant la fin du film, Young-ho et son ami marchant sur la plage croient reconnaître la mère du premier sur le balcon de sa chambre d'hôtel : le cinéaste consacre alors un zoom éperdu à cette figure postée là comme une étrange vigie, spectrale, quasi mythologique, et dont le regard se perd dans le néant. Comme si tout à coup cet âge adulte encore lointain désignait un tout autre monde, une dimension parallèle à celle de la jeunesse.

Introduction poursuit l'étude en noir et blanc de l'hiver affectif entamée avec *Matins calmes à Séoul* et poussée à un degré inouï par *Hotel by the River*. Le cinéaste reprend ici une palette incroyablement fine et soyeuse de dégradés de gris, ouverte à de pures irruptions plastiques : la neige tombant sur le palier du cabinet médical comme pour saupoudrer d'une amertume pointilliste les non-retrouvailles du père et du fils ; le qui sur les branches d'un arbre à Berlin, comme un lacis de traits au fusain, qui étonne les deux Coréennes en goguette ; et puis la mer indolente et placide venant laper de son écume lactescente les dernières désillusions des deux camarades. Ces nuances infinies (à quoi il faut ajouter en intérieurs certaines irradiantes entrées de lumière) résonnent avec la gamme étendue des sentiments en jeu, et jalonnent un monde flottant, une

géographie fantôme, toujours au bord de l'évanouissement. C'est d'ailleurs un songe qui vient in extremis nous signaler le véritable sujet du film : en rêvant des retrouvailles sur la plage avec une Ju-won perdue de vue à Berlin, Young-ho donne une conclusion fantasmatique à cet amour révolu, dont on découvre qu'il le hantait. C'est donc cet amour-là qui occupe le film, mais d'une façon très paradoxale : comme happé par la coupe, absorbé dans l'ellipse, plusieurs fois détourné de lui-même par les convocations des adultes, et dont il ne reste en définitive que le sentiment d'impossibilité ou le reliquat de chagrin.

Comme on l'a dit, le film est creusé de trous béants, d'autant plus perturbants qu'on ne sait jamais, entre deux séquences, combien de temps s'est écoulé, rendant impossible toute datation des événements et nimbant l'action d'une curieuse modalité de futur antérieur. Sans doute n'est-ce pas pour rien que le film s'intitule *Introduction* : parce qu'il semble l'amorce d'un autre film qui n'aura pas lieu, nous laisse au seuil d'une relation qui ne sera pas racontée, engloutie dans le hors-temps de la fiction comme dans l'immense cimetière des amours vouées à l'échec, et qui n'en pavent pourtant pas moins l'expérience humaine. L'art de Hong Sang-soo en est désormais arrivé à ce stade suprême de frugalité, de modestie et de délicatesse qu'il n'a plus besoin de jouer sur autre chose que sur l'ampleur des vides qui parsèment ses récits, maître du manque et des lisières, qui ne saisit plus de la douleur d'aimer que le versant aveugle, indécible.

En isolant ainsi ses séquences, en faisant d'elles un petit archipel d'instants aléatoires arrachés à la trame du temps, le cinéaste pose une question vertigineuse : d'une bribe à l'autre de nos vies, d'un souvenir à l'autre de notre mémoire en pointillés, sommes-nous bien demeurés les mêmes, ou nous sommes-nous perdus quelque part dans l'intervalle ? Comme Ju-won qui disparaît au milieu du film, mais dont on apprend incidemment que sa vie de personnage a continué ailleurs, dans une autre orbite de la fiction. *Introduction* s'ouvre mystérieusement sur la prière sans objet du père tourmenté (par quoi ?) et se conclut dans les eaux lustrales d'un bain d'hiver, où Young-ho se jette tout habillé pour laver ses peines et ses souvenirs, transi de froid et néanmoins régénérés. Chacun des trois volets s'achève sur une étreinte et quelques notes caressantes grattées à la guitare, nous rappelant à quel point l'art d'HSS se rapproche désormais de la *folk song* (une poignée d'accords frustes, mais des renversements puissants). Ces points épars, un songe libre, une bouffée d'expectative et d'irré-solution les relie. Un parcours, tout simplement. ■

INTRODUCTION

Corée du Sud, 2021

Réalisation et scénario Hong Sang-soo

Image Hong Sang-soo

Montage Hong Sang-soo

Son Seo Il-hoon

Musique Hong Sang-soo

Interprétation Shin Seok-ho, Park Mi-so, Kim Young-ho,

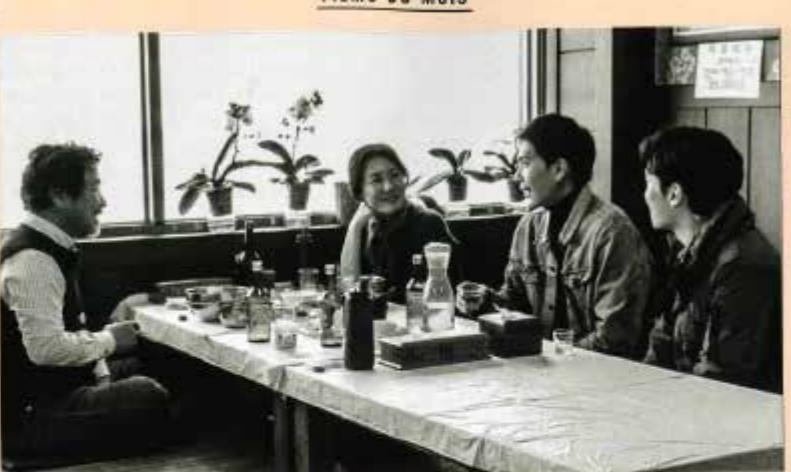
Seo Young-hwa, Kim Min-hee, Ki Joo-bong

Production Jeonwasa Film Co.

Distribution Capricci

Durée 1h08

Sortie 2 février



HISTOIRES SANS FIN

D'un espace à l'autre, d'une cause à son effet, du passé au présent, de la parole aux actes: il y a toujours eu chez Hong Sang-soo un problème d'enchaînement. Aussi, la prière qui ouvre *Introduction* inspire-t-elle d'emblée la circonspection. Comment, en voyant ce médecin s'en remettre à Dieu pour soutenir un vœu de changement personnel, ne pas songer à Sung-nam se promettant de ne pas se laisser détourner par les femmes dans *Night and Day* (2008), à Tong-su qui à la fin de *Conte de cinéma* (2005) a dit qu'il peut tout arranger (et même arrêter de fumer) en réfléchissant? Les résolutions morales des personnages ne font jamais long feu, contrariées par les pressions du désir, mais peut-être avant tout par ce que les structures des films d'Hong Sang-soo révèlent: le caractère illusoire et vain de la durée. Rencontres passagères, retrouvailles sans débouchés vont souvent de pair avec une perturbation spatio-temporelle qui, à coup d'ellipses, de lacunes et de sautes, mine à elle seule la possibilité d'une continuité. *Hill of Freedom* (2014), par le désordre de ses séquences et l'entremêlement des temps, du réel et du songe, jusqu'à une dernière coupe venant dissiper un «happy end», en a fourni un exemple indépassable dans sa radicale simplicité.

Le récit d'*Introduction* fait cette fois se succéder des parties numérotées tout en n'ayant de cesse de détricoter le programme qu'il esquisse: son titre a valeur absolue. Que Young-ho rende visite à son père dans son cabinet de médecine, qu'il promette à sa copine Juw-on de venir étudier avec elle en Allemagne, qu'il disc à un ami qu'il aura quelque chose à discuter, les actions et les paroles restent sans suite. Les numéros inscrits à l'image accompagnent ainsi moins une progression qu'ils ne soulignent l'écart et le glissement opéré entre les parties. Cette poétique de l'interruption s'accompagne d'un indéniable apaisement. Hong Sang-soo poursuit un délestage formel et dramatique entamé avec l'arrivée de Kim Min-hee dans son cinéma, et le personnage de Young-ho est dans sa douceur bien plus proche des incarnations de l'actrice que des hommes velléitaires des

débuts de sa filmographie. Comme Areum dans *Le Jour d'après* (2017), il est capable d'apprécier une lumière et une chute de neige; comme Gam-hee dans *La Femme qui s'est enfuie* (2020), de contempler la mer. Aux personnages qui se débattent avec le désordre et le caractère imprévisible de la vie pour y injecter des promesses et se mettre en quête d'une impossible stabilité (c'est également tout l'enjeu de *Yourself and Yours*, 2016), l'absence de conclusion peut apporter un soulagement. À mesure qu'ils se détachent de leurs désirs, les films se font plus accueillants envers ce qui arrive dans les détours. Une rencontre avec un père est manquée, une petite amie disparaît à l'étranger — comme le montrait la fin de *Sunhi* (2013), voyager, c'est toujours de quelque manière disparaître —, un acteur a des trous de mémoire, mais la chaleur se trouve auprès d'une vieille connaissance ou d'un ami, et la joie affleure au milieu des vagues.

Poussant le dénouement à l'extrême, le chemin tracé par Hong Sang-soo ne mène à rien, mais il garde l'essentiel, des gestes et des visions qui touchent. À l'agitation sentimentale a succédé l'attente, des personnages prennent leur temps, multipliant les pauses (cigarette, souvent): la pause n'est pas ce qui prépare la suite, mais ce qui, en suspendant l'action, permet d'être attentif au monde ailleurs, de faire d'un événement banal un miracle quotidien et éphémère — une non-réponse à la prière. Chez Hong, chaque moment est à la fois à suivre et sans suite, rien n'étant jamais assuré sinon une présence au monde. Loin de pointer un manque de conclusion, l'inaboutissement signe ainsi une plénitude, délimite l'espace d'un instant. Bien sûr, que rien ne finisse signifie aussi que se joue dans le passage d'un moment à l'autre l'ouverture potentielle à un rêve, à une reprise — qu'une histoire recommence, qu'un amour disparu réapparaisse. Répétition ou introduction: s'il y a chez Hong Sang-soo une morale de la forme, elle se lève dans l'esquisse de la fin. ■

Romain Lefebvre

«Introduction», seul d'attente

Le maître coréen Hong Sang-soo signe un film mineur mais à haute force mélancolique, dans lequel un jeune aspirant acteur erre entre Séoul et Berlin.

temporel de destins comme plongés dans les limbes. Tout le film d'ailleurs repose sur le motif répété d'un temps désinvesti, Youngho dans la première partie est condamné à rester dans la salle d'attente du cabinet paternel, puis il est comme tombé d'un jet-lag sur une dalle berlinoise dans le quartier d'une ville étrangère qui pourrait ressembler à certains espaces bétonnés de Séoul puis, alors que la convivialité s'installe dans la dernière section, et que l'alcool coule à flots, il ne cesse de sortir pour fumer dans le froid face à l'océan, comme irrésistiblement appelé par le besoin de retourner dans un «safe space» interstitiel, un seuil neutre où laisser filer l'aterrissage et se protéger du désordre humain. En guise d'introduction, il s'agit en réalité d'une sorte d'antiroman de formation pour un jeune homme que tout le monde dit beau et qui se pense sans qualité, un acteur Bartleby qui au fond «préfère ne pas» et se cognant le front contre la paroi de cet avenir qui, à force d'être potentiellement prometteur, semble le blesser ou l'arrêter. Opus volontairement mineur d'une filmographie prolifique, *Introduction* parvient cependant par où ne sait quel sortilège à imprimer à l'esprit sa mélancolie de neige, de bitume et de sel.

DIDIER PÉRON

INTRODUCTION de HONG SANG-SOO avec Shin Seokho, Mi-so Park, Kim Young-Ho... 1h06.

Hong Sang-soo continue d'interroger la nature du désir

L'ombre de la mort plane aussi désormais sur l'œuvre du cinéaste coréen, récompensé par l'Ours d'argent au Festival de Berlin en 2021

INTRODUCTION

■■■

Impérceptiblement, peut-être, depuis plusieurs films, sûrement, le cinéma de Hong Sang-soo semble habité par de nouvelles préoccupations, de nouvelles obsessions, douces et cruelles à la fois. La concision formelle et temporelle s'impose, le récit devient de plus en plus fantomatique. A charge pour le spectateur de le reconstituer à partir de moments disséminés et sédimentés, durant lesquels sont montrés des personnages dont on ne sait si ce qu'ils éprouvent, à ce moment, re-

lève de l'insignifiant ou de l'essentiel, du rêve ou de la réalité. Sans doute parce que, dans le cinéma de l'auteur du *Jour où le cochon est tombé dans le puits*, ces termes cessent parfois de se contredire.

Introduction est marqué par une progression en trois temps, en trois motifs, celui de l'attente, de l'étreinte et enfin d'une suspension indécidable, d'une interrogation qui fait sortir le cinéaste de ses premières préoccupations. Soit le destin de Youngho, un jeune homme appelé par son père médecin à le rejoindre, mais que ce dernier fait patienter dans une salle d'attente où il rencontre un ami de son géniteur invisible, un

acteur ; rencontre qui lui donnera envie, dira-t-il, d'exercer ce métier. Soit celui de Juwon, sa petite amie partie étudier en Allemagne, soit celui de leurs mères respectives, soit celui d'un acteur d'âge mur (celui de la salle d'attente), coléreux, grand buveur de soju, aux opinions arrêtées sur l'art dramatique, soit celui d'une infirmière qui croit partager un souvenir avec Youngho et le lui dit.

Noir et blanc laiteux

Comme autant de tableaux, les séquences, en plans très longs, se succèdent. Hong Sang-soo y brasse ces différents individus, personnages que chaque bloc

d'espace et de temps plonge dans des situations parfois trag-comiques, parfois triviales, parfois oniriques. Aux situations d'attente, des premiers moments se succèdent celles où une étreinte, parfois brusque et inattendue, recherche sa causalité, comme si le désir initial était introuvable.

C'est sans doute pour faire rimer ce premier geste que survient ce moment où Youngho, dont on apprend qu'il veut devenir comédien, se fait enguirlander par le vieil acteur reprochant au jeune homme les scrupules qu'il éprouverait à jouer une scène de baiser.

Introduction, Ours d'argent au Festival international du film de

coréen, continue donc à être questionnée. Un geste exprimant le désir peut-il, en raison de sa soudaineté, ne pas vraiment avoir été provoqué par celui-ci ? Et la représentation de ce même geste peut-elle donner une réalité à celui-ci ? La chronologie, mais aussi l'espace ainsi que la nature de l'événement capté sont incertains. Derrière son minimalisme, son noir et blanc laiteux, sa concession et la fausse simplicité de sa forme, le film de Hong Sang-soo atteint, une fois de plus, ce qui constitue l'essence même du cinéma : un art de montrer qui est aussi un art de penser.

Introduction, Ours d'argent au Festival international du film de

Berlin en 2021, confirme un tournant déjà remarqué dans le cinéma de Hong Sang-soo depuis au moins *Hotel by the River*. Les rapports entre les générations deviennent plus structurants. A la recherche de la nature du lien qui unit hommes et femmes s'ajoute l'évocation de ceux qui relient pères et fils, mères et fils. L'œuvre s'impregne, de plus en plus, d'un sentiment de finitude. L'ombre de la mort plane désormais sur le cinéma de Hong Sang-soo. ■

JEAN-FRANÇOIS RAUGER

Film coréen de Hong Sang-soo. Avec Shin Seokho, Park Mi-so, Ki Joo-bong (1 h 06).

Le Canard Enchaîné

2 février 2022

Les films qu'on peut voir cette semaine

Introduction

Un médecin de Séoul, rongé par le doute, convoque son fils perdu de vue. La petite amie du fils part étudier à Berlin, où elle est hébergée par une amie de sa mère qui l'intimide. Retour au fils, sur une plage de Corée, en plein vacillement professionnel et existentiel...

Des personnages qui se cherchent et se retrouvent, ou non ; un acteur d'âge mûr qui s'indigne qu'un jeune apprenti comédien se refuse à des bains de cinéma, car « tout est amour »... Le cinéaste coréen Hong Sang-soo entrelace à son habitude les intrigues déconcertantes, les conversations qui dévient sous l'effet du soju (alcool de riz) et les séquences de rêves. Il donne ici un récit plus limpide, pour mieux mettre à nu le mystère de l'existence. Sans conclusion hâtive. — D. F.

INTRODUCTION de Hong Sang-soo

Le nouvel opus du cinéaste coréen organise la rencontre entre deux générations, où triomphent l'espoir et la vitalité.

On ne découvre pas un film de Hong Sang-soo comme n'importe quel nouveau-né d'un cinéaste.

La productivité effrénée de son cinéma (au moins deux livraisons par an depuis 2017) et l'immuabilité de ses motifs rapprochent la réception de ses films d'un ami de longue date à qui l'on rendrait visite plusieurs fois dans l'année, selon un rituel minutieusement établi.

Les retrouvailles paraissent toujours les mêmes (les images de ses films se mélangent et se fondent en un souvenir commun), mais offrent toujours une nouvelle variation selon les humeurs et les agissements du temps. Comme un peintre qui animerait un même paysage d'une palette chromatique chaque fois sensiblement différente. Sobrement intitulées *Introduction*, ces retrouvailles portent admirablement leur nom, tant elles semblent ouvrir un nouveau cycle dans la filmographie du Coréen.

les Inrockuptibles n°07

Succédant à deux sublimes tableaux sur l'effacement (la mort dans *Hotel by the River*, 2018, et le départ d'un mari dans *La Femme qui s'est enfuie*, 2020), ce nouvel opus est, quant à lui, le récit d'une apparition. C'est le visage de l'acteur Shin Seokho qui, anciennement relégué à des rôles satellites dans les films de Hong, est projeté au centre de l'image. Ce dernier a beau allumer frénétiquement cigarette sur cigarette, comme toute figure hongienne qui se respecte, son visage porte encore les traits de l'enfance. L'air candide, la démarche incertaine, sa vie oscille entre ses espoirs de devenir acteur et une histoire d'amour avec une petite amie (Mi-so Park) partie étudier à Berlin. Cette cure de jeunesse n'a l'air de rien, mais elle opère une véritable mutation dans l'œuvre récente de Hong.

Scrutant dernièrement les incertitudes sentimentales et existentielles de personnages au moins trentenaires, son cinéma se débattait d'une certaine jeunesse (quand il était autrefois essentiellement peuplé de personnages d'étudiant-es ou tout juste diplômés).

Ce qui est si beau et vivifiant ici, c'est la façon dont le cinéaste va porter à nouveau sa caméra du côté des jeunes et y opposer la figure des ainé-es, surtout des hommes, dépassé-es et languides, qui ont pu habiter sa filmographie (son fidèle acteur Ki Joo-bong joue un comédien célèbre particulièrement porté sur la bouteille, sorte d'incarnation outrancière des personnages hongiens de jadis).

Telle une repigmentation de son cinéma, la mélancolie ouatée du Coréen demeure intacte, les regrets et les amours perdues persistent, mais c'est le frétilement de la jeunesse qui triomphe. Celles et ceux pour qui le temps est encore un fidèle allié, et l'avenir, une rive lointaine porteuse des plus grands espoirs. Et même lorsqu'une présence onirique est frappée d'un deuil amoureux qu'elle croit éternel, une voix douce, déjà passée par là, lui glisse délicatement à l'oreille le plus fertile des conseils : « *On guérira de choses plus graves. Tu t'en sortiras.* »

■ Ludovic Béot

Introduction de Hong Sang-soo, avec Shin Seokho, Mi-so Park, Kim Young-Ho (Cor., 2021, 1h06). En salle le 2 février.

INTRODUCTION

SORTIE LE 2 FÉVRIER

Après *La Femme qui s'est enfuie* (2020), subtile offensive contre une certaine masculinité toxique, Hong Sang-soo accompagne un jeune homme dans sa construction. Prix du meilleur scénario à Berlin en 2021, son film à l'apparente simplicité cache une belle profondeur.

Chez Hong Sang-soo, la fiction se confond avec le réel, les rêves avec le prosaïque. Ce nouveau cru ne déroge pas à la règle : de jeunes acteurs à qui le cinéaste sexagénaire a donné des cours de cinéma lui ont inspiré ce film qui explore les élans, les obstacles et la multitude de possibles qui se dessinent en pointillé sur une vie en train de s'écrire. En noir et blanc, dans des décors froids et embrumés par la fumée de nombreuses cigarettes, *Introduction* suit Youngho, un jeune

Introduction de Hong Sang-soo, Capricci Films (1h 06), sortie le 2 février



JOSÉPHINE LEROY

Hong Sang-soo fait de la suspension et de la suggestion les moteurs inattendus de l'action.

Introduction

UN FILM DE
Hong Sang-soo

AVEC
Shin Suk-ho, Park Mi-so, Kim Young-ho, Ki Joo-bong, Seo Young-hwa, Kim Min-hee...

EN SALLES
le 2 février

Avec cette *Introduction* (beau titre!), Hong Sang-soo livre un court récit insolite, plein de petites bizarries et nouveautés stimulantes.

Le film sera par ailleurs en avant-première à l'excellent Black Movie festival de Genève (du 21 au 30 janvier). Toute la programmation est disponible sur www.blackmovie.ch

SoFilm

Même un fan de la première heure (grand souvenir de la sortie simultanée des trois premiers Hong Sang-soo en 2003) peut voir son engouement flétrir légèrement. Ça a été le cas il y a quelques années, quand on avait le sentiment que la critique se montrait un poil trop mécaniquement dithyrambique à chaque nouveau film de Hong Sang-soo, la moindre modulation (un personnage pleure? ne pleure pas?) entraînant une pluie d'éloges, et une place de choix dans les Tops de fin d'année. Et puis c'est bien reparti.

Seule sur la plage la nuit (avec son héroïne de retour d'exil) et *La Femme qui s'est enfuie* renouaient avec un cinéma peut-être plus substantiel : de l'amertume existentielle, des choix de vie compliqués, une dureté aussi dans les rapports entre les personnages. Par comparaison, *Introduction* paraît relever d'une autre veine du réalisateur : celle qui le pousse à mettre en scène, à un rythme élevé, de courts récits gracieux reposant sur une poignée d'idées, un personnage ou une interaction insolite. Des récits ténus, mais dans lesquels on trouve toujours à glaner.

NOUVELLE JEUNESSE

Plusieurs choses ne sont pas négligeables ici. Depuis quand Hong Sang-soo n'avait-il pas montré de très jeunes gens, post-adolescents ? *Le Pouvoir de la province de Kangwon*, plus de vingt ans déjà ? Ce qui est certain, c'est que le regard a changé : pas totalement amène, parfois moqueur. Le garçon avec ses hugs intempestifs, la fille et son amour à la fois trop grand et hésitant, légèrement ballots l'un et l'autre : le cinéaste avoue une distance, voire une incompréhension. Et puis cette manière décalée, pointilliste, avec laquelle tout est posé : un père un peu lointain, dans

son cabinet médical, une patiente, une assistante, autant de centres possibles qui ne le sont bientôt plus. Le film avance comme ça, par séquences qui s'enchaînent, avec pas mal de gêne, d'inconfort partout. Mentionnons la fille à Berlin devant retrouver son copain qui vient de prendre l'avion pour elle, et sa mère à côté qui ne trouve pas cela totalement adapté. Un déjeuner arrosé avec une mère, une autre (ça aussi c'est nouveau chez HSS, cette présence très forte des mères) et un ami à elle censé donner des conseils professionnels, situation qu'on a tous vécue et qu'on sait être, neuf fois sur dix, embarrassante pour tout le monde. Et avait-on déjà vu un postillon, un vrai postillon à l'écran ?

Plus sérieusement, il y a aussi une ellipse et du mélo inattendu à l'arrivée (nouveau chez HSS, *bis*, *ter*), avec la maladie de la jeune femme. C'est assez prodigieux de voir comme tout est en un sens « à côté » (à côté de la façon dont ces scènes, « dans la vie », se dérouleraient), et dans le même temps combien à un niveau plus profond tout cela, les personnages et leurs histoires, existe. Est-ce tomber dans l'écueil pointé plus haut consistant à relever dans chaque nouvel opus de petites particularités suffisant à réaffirmer, au risque de lasser, un génie ? Peut-être. Force est de constater que ces particularités se révèlent ici inspirantes et inspirées. Il faudrait aussi évoquer l'importance toujours plus grande du motif de l'expatriation dans l'œuvre du cinéaste qui, comme Weerasethakul dans *Memoria* (avec qui cet *Introduction* partage par ailleurs un art déroutant de la mise en récit), prend acte de son devenir cosmopolite. Nul doute que ses prochains films donneront l'occasion d'y revenir. **NICOLAS TRUFFINET**

INTRODUCTION

HONG SANG-SOO



Glisser un peu de poésie dans des choses de plus en plus anodines, telle est la voie que le prolifique Hong Sang-soo emprunte depuis quelques films. En trois courts chapitres, il dessine cette fois le portrait allusif d'un jeune dadaïste timide, un sentimental qui se cherche à travers les autres. Des visites à trois proches – son père, sa petite amie partie à Berlin, puis sa mère – le montrent empêtré, à contretemps. Un film d'ap-

prentissage donc, très minimalisté, drôle par instants, où des ellipses et un rêve mènent à quelques notes furtives de mélodrame. Comparé à d'autres opus du chantre coréen, celui-ci est mineur. Mais dans son cours limpide, sa concision et son froid neigeux, on puise malgré tout de quoi se régénérer.

— Jacques Morice

Corée du Sud (1h05) | Scénario: H. Sang-soo. Avec Shin Seok-ho, Park Mi-so, Kim Young-Ho, Ki Joo-bong.

♥♥ Introduction

Drame coréen par Hong Sang-soo, avec Shin Seokho, Mi-so Park, Kim Young-Ho (1h06).



Miniature (à peine plus d'une heure), tout en ellipses et non-dits, le nouveau film du cinéaste coréen de « la Femme qui s'est enfuie » dessine un quatuor composé d'un acteur réputé, d'un jeune comédien en devenir, de sa petite amie et d'un médecin neurasthénique. Un drame de l'entre-deux (générationnel, géographique...) filmé en noir et blanc et se déroulant entre Séoul et Berlin. Le héros cherche son chemin et s'en remet aux autres pour lui suggérer celui qu'il doit suivre. Une œuvre subtile et réussie, malgré une impression de déjà-vu. X. L.

Introduction *

De Hong Sang-soo, avec Ki Joo-bong et Park Mi-so. 1 h 06.



"Introduction"
(Copyright Jeonwonsa Film Co.Production)

Un jeune homme qui aspire à devenir acteur est gêné vis-à-vis de sa petite amie quand il doit embrasser sa partenaire à l'écran... Hong Sang-soo revient avec un film court, toujours en noir et blanc, étudiant cette fois la relation parent-enfant plutôt que les histoires d'amour contrariées. Sa femme et muse, Kim Min-hee, tient un rôle secondaire dans ce drame intimiste, qui pâtit d'un récit déstructuré brouillant inutilement les pistes, souligné par un rythme languissant et hypnotique. Alors que le cinéaste coréen excelle à analyser la psyché humaine avec autant de fraîcheur. **S.B.**

Et aussi

Introduction

Un jeune Coréen tente de trouver sa voie entre les attentes de ses parents et sa petite amie partie étudier à Berlin. La poésie et le minimalisme de Hong Sang-soo ont encore frappé. Mais il se répète un peu. *1 h 06*



Web

par Chloé Caviller

Dans sa note d'intention, Hong Sang-soo révèle que l'idée du film est partie de son envie de travailler avec deux jeunes acteurs, qui étaient également ses étudiants. Le cinéaste n'avait d'ailleurs pas tourné de récit de jeunesse depuis **Haewon et les hommes** en 2013. Avec ce film, il introduit donc deux nouveaux acteurs, Shin Seokho et Mi-so Park au sein de sa troupe de collaborateurs habituels, dont Kim Min-hee, Ki Joo-bong et Seo Young-hwa pour ne citer qu'eux. Une troupe vieillissante, qui incarne ici un mur à laquelle va se confronter la nouvelle génération. L'introduction à la vie adulte n'a rien d'un parcours serein pour Youngho, qui, avec son physique longiligne de jeune premier (sa beauté est la seule qualité qui lui est reconnue), semble trop tendre et rêveur pour l'affronter.

En faisant de chacune des apparitions de Youngho une intrusion, Hong Sang-soo conçoit un personnage qui n'est pas à sa place dans ce monde. Ce n'est pas tant la faute du jeune homme que celle des adultes qui l'entourent, avec qui le dialogue est inexistant (le père) ou contradictoire (l'acteur). Comme toujours chez le cinéaste, les scènes de repas (et de beuverie) sont des moments clefs, des révélateurs des éléments sous-jacents et des non-dits des films. Dans *Introduction*, il n'y en a qu'une, tardive, dans laquelle l'acteur propose à Youngho et son ami de jouer à un jeu: ils doivent boire tout en faisant la promesse de ne pas être saoul. Le jeu est évidemment voué à l'échec, la discussion autour du rêve d'acteur de Youngho s'envenime et l'inadéquation entre les deux mondes accouche d'un statu quo. Youngho trouvera une échappatoire éphémère dans le domaine des rêves, avant d'être inévitablement rattrapé par le réel.

Introduction aurait pu être une œuvre cruelle et amère sur la jeunesse d'aujourd'hui (un sujet d'actualité à l'heure du Covid-19!), mais Hong Sang-soo distille une grande tendresse pour son personnage de jeune hurluberlu. Il clôt chaque volet, et donc son film, par une étreinte (amoureuse, amicale) sous fond de musique folk, comme un message d'espoir. Si l'introduction est rude et pavée de désillusions, la douceur et l'amour attendent au bout du voyage. **M.B.**

Dans sa note d'intention, Hong Sang-soo révèle que l'idée du film est partie de son envie de travailler avec deux jeunes acteurs, qui étaient également ses étudiants. Le cinéaste n'avait d'ailleurs pas tourné de récit de jeunesse depuis **Haewon et les hommes** en 2013. Avec ce film, il introduit donc deux nouveaux acteurs, Shin Seokho et Mi-so Park au sein de sa troupe de collaborateurs habituels, dont Kim Min-hee, Ki Joo-bong et Seo Young-hwa pour ne citer qu'eux. Une troupe vieillissante, qui incarne ici un mur à laquelle va se confronter la nouvelle génération. L'introduction à la vie adulte n'a rien d'un parcours serein pour Youngho, qui, avec son physique longiligne de jeune premier (sa beauté est la seule qualité qui lui est reconnue), semble trop tendre et rêveur pour l'affronter.

En faisant de chacune des apparitions de Youngho une intrusion, Hong Sang-soo conçoit un personnage qui n'est pas à sa place dans ce monde. Ce n'est pas tant la faute du jeune homme que celle des adultes qui l'entourent, avec qui le dialogue est inexistant (le père) ou contradictoire (l'acteur). Comme toujours chez le cinéaste, les scènes de repas (et de beuverie) sont des moments clefs, des révélateurs des éléments sous-jacents et des non-dits des films. Dans *Introduction*, il n'y en a qu'une, tardive, dans laquelle l'acteur propose à Youngho et son ami de jouer à un jeu: ils doivent boire tout en faisant la promesse de ne pas être saoul. Le jeu est évidemment voué à l'échec, la discussion autour du rêve d'acteur de Youngho s'envenime et l'inadéquation entre les deux mondes accouche d'un statu quo. Youngho trouvera une échappatoire éphémère dans le domaine des rêves, avant d'être inévitablement rattrapé par le réel.

Introduction aurait pu être une œuvre cruelle et amère sur la jeunesse d'aujourd'hui (un sujet d'actualité à l'heure du Covid-19!), mais Hong Sang-soo distille une grande tendresse pour son personnage de jeune hurluberlu. Il clôt chaque volet, et donc son film, par une étreinte (amoureuse, amicale) sous fond de musique folk, comme un message d'espoir. Si l'introduction est rude et pavée de désillusions, la douceur et l'amour attendent au bout du voyage. **M.B.**

par Chloé Cavillier

C'est la première fois depuis *Haewon et les hommes* (2013) que Hong Sang-soo place de jeunes adultes au cœur d'un récit et s'attache à filmer leurs hésitations – celles d'un couple déjà délité, qui caresse un temps l'espoir d'un nouvel élan. Cette forme de « retour » est d'autant plus marquante que Kim Min-hee, l'actrice fétiche du cinéaste depuis *Un jour avec, un jour sans* (2015), incarne ici à l'inverse un second rôle de peintre et de vieille amie. Si Youngho et Juwon sont tiraillés entre leurs propres désirs et les projets d'avenir imaginés par leurs parents, *Introduction* ne se borne pourtant pas à un simple conflit entre générations : pris dans un jeu complexe d'échos et de dissemblances, les personnages apparaissent avant tout comme des figures flottantes au sein du jeu cesse renouvelé des variations hongiennes. Chez Hong Sang-soo, la frontière entre les âges s'avère aussi trouble et incertaine que la séparation entre le rêve et la réalité : on entre ainsi dans le songe de Youngho grâce à un léger zoom, pour en ressortir par un simple cut. Que ce soit à travers le déplacement des acteurs au sein du plan, ou par l'évolution du cadre au gré des mouvements de caméra et des changements de focales, la mise en scène refuse de figer la relation entre les personnages.

Un exemple : au cours d'une balade dans Berlin, Juwon est d'abord séparée de sa mère et de son amie (Kim Min-hee) par les branches d'un saule pleureur. Lorsqu'elle exprime son désir de rejoindre Youngho, venu de Corée exprès pour la voir, elle se rapproche de la seconde, qui semble ne pas voir d'inconvénient à ces retrouvailles. Les deux femmes apparaissent alors côté à côté face à la caméra, tandis que le profil de la mère, réticente à ce que sa fille rende visite seule à son ancien compagnon, se détache au premier plan. On observe une semblable reconfiguration de la composition dans la scène du restaurant, où un plan frontal met en avant la symétrie des rapports entre un célèbre acteur et la mère de Youngho, jusqu'à ce que l'arrivée du jeune homme et de son ami ne produise un déséquilibre. Le déplacement de la caméra, désormais légèrement de biais, permet alors d'opposer le comédien aux autres convives, situés de l'autre côté de la table. Zooms et panoramiques n'auront ensuite de cesse de faire et de défaire les alliances, à mesure qu'évolue la discussion et que naissent de nouveaux désaccords.

Au gré des flots

Quel que soit leur âge, les personnages semblent par ailleurs tous atteints d'un mal-être mystérieux et incurable. Il n'est pas anodin que la maladie dont souffre Juwon dans le rêve de Youngho touche ses yeux, tant la jeunesse – c'est d'ailleurs peut-être là la plus belle idée du film – semble avant tout caractérisée par une soif du regard. D'un arbre aux formes étranges, en passant par le ressac de la mer ou leur propre reflet dans l'eau, les jeunes personnages, aussi sensibles à la beauté d'un visage qu'à celle de la nature, sont plongés dans une contemplation perpétuelle. À l'inverse, les adultes marchent sans s'arrêter, indifférents au monde qui les entoure, et discutent devant des fenêtres sans paysage auxquelles la lumière saturée confère une blancheur opaque. Les grands yeux de Shin Seokho, le jeune acteur incarnant Youngho, expriment avec force cette curiosité. Lorsque dans son rêve Juwon lui dit « J'aimerais tant avoir des yeux comme les tiens », il lui répond « ça viendra », comme si leur forme découlait de son regard émerveillé. La façon qu'a le personnage de se baisser pour qu'elle puisse le voir n'est pas sans rappeler le léger recadrage sur le visage de l'acteur observant la neige tomber : dans les deux cas, il s'agit d'embrasser le regard de l'autre. La caméra reviendra également sur l'arbre contemplé plutôt par Juwon, qui était resté hors champ, confondant le cinéma et la jeunesse dans une même attention portée au réel.

Au regard de leur enthousiasme, on peut s'étonner que les personnages fassent preuve d'une vision aussi sombre de leur avenir professionnel, envisagé comme une montagne impossible à gravir. Si Juwon ne parvient pas à ouvrir la porte d'entrée d'un immeuble, c'est peut-être que, contrairement à sa mère, elle ne possède pas encore les clefs lui permettant d'affronter les épreuves se dressant face à elle. Face à cet horizon inquiétant, ils préfèrent vivre dans l'instant, comme Youngho lorsqu'il rejoint Juwon en Allemagne sur un coup de tête ou qu'il se jette dans l'eau glacée. Après *La Femme qui s'est enfuie* ou *Seule sur la plage la nuit*, la mer hante de nouveau *Introduction*, où elle est louée pour sa propreté, en écho à la pureté morale des personnages. Ne pouvant se résoudre à embrasser quelqu'un « pour de faux », Youngho abandonne ainsi l'idée de devenir acteur, là où Juwon considère sa maladie comme une punition pour avoir quitté initialement le jeune homme afin de rejoindre Berlin. Les flots incarnent autant une promesse de vie dans lequel Youngho plonge à corps perdu qu'une menace de mort, Juwon étant prête à se laisser emporter par la vague. Le flux et le reflux des émotions, au cœur du cinéma de Hong Sang-soo, s'incarnent ici tout entiers dans le visage de la jeunesse qui, telle une mer changeante, conjugue émerveillement et mélancolie.

par Nicolas Bardot

Youngho cherche à se frayer un chemin entre son rêve de devenir acteur et les attentes de ses parents. Alors que sa petite amie part étudier à Berlin, le jeune homme y voit l'occasion d'un nouveau départ.

Étreintes Brisées

« Pourquoi ça ne va pas mieux ? » demande une patiente à son médecin. « C'est peut-être juste que vous êtes faite comme ça », lui répond-il. Lancé de manière anecdotique, sans malice, cet échange pourrait caractériser la filmographie entière du Coréen Hong Sangsoo. Et ce personnage d'acupuncteur fonctionne, d'une certaine manière, comme une métaphore convaincante de son travail de cinéaste, qui traite des délicats sentiments humains comme on ferait une périlleuse partie de Mikado.

A un moment de *Introduction*, on se surprend de cette neige qui se met à tomber inexplicablement. Cette blancheur est un peu absurde, et par les fenêtres du film on ne distingue plus rien à part une lumière aveuglante. Comme si cette nouvelle mini-miniature se déroulait avec à peine une esquisse de décor – une table, du soju, une cigarette, dans les nuages. Et l'on se concentre sur ce qui se dit, ce qui se tait, sur le silence ou le malaise entre les personnages, montés sur la scène désormais bien identifiée de la comédie humaine façon Hong Sangsoo.

Dans les différents segments qui composent *Introduction*, personne ne sait jamais ce que Youngho fait là. Son père l'ignore à moitié, son amie est surprise de le voir, son pote se demande ce qui pousse Youngho à prendre un bain de mer glacé. Mais à vrai dire, Youngho ne semble jamais lui non plus ce qu'il fait ici. Hong décrit en creux une ancienne génération assez impitoyable avec ses enfants – alors qu'il n'y a rien de plus humain que d'être inadapté au monde. Les études, jouer sur scène, trouver sa place, tout est trop dur pour les sensibles.

L'épure redoublée, la soustraction permanente (film hyper-court, larges ellipses) peuvent donner l'impression d'un survol par le cinéaste. Mais ses subtiles touches poétiques suffisent. D'abord à dessiner l'absurdité des rapports humains et des règles de vie contradictoires (il faut être impulsif, mais ne pas être incapable, il faut maîtriser l'art de s'adresser à quelqu'un, mais pas se poser de questions). Elles suffisent également à composer un portrait émouvant, sans aucune scène de mélodrame, sur un garçon décevant – qui déçoit les autres, qui est déçu de lui-même. Le tout avec une habileté de comédie (« Pourquoi la porte ne s'ouvre pas ? Parce que c'est l'Allemagne ! »), sans perdre de vue une poignante amertume.

Jean-Michel Frodon

«Introduction», trois fois la vie devant soi

Le nouveau film de Hong Sang-soo assemble en douceur des moments de l'existence d'un jeune homme pour mieux rendre sensibles les impalpables et infranchissables voiles entre les êtres.

Il est tant et tant de manières de faire un film. Hong Sang-soo, ceux qui suivent l'œuvre du grand cinéaste coréen le savent bien, tourne comme on poursuivrait ce qui est à la fois une réflexion intérieure et une conversation – avec ses acteurs, avec ses spectateurs. La continuité autant que la digression, la capacité à enchaîner des interrogations graves et des idées farfelues, des moments de tendresse ou d'angoisse et des pointes d'humour ou de colère s'inscrit ainsi dans un vaste mouvement.

Ce mouvement renvoie non seulement au considérable ensemble de réalisations existantes, mais aussi à celles qui vont venir, qu'on ne connaît pas encore – il a tourné deux longs-métrages depuis mais qui en seront la suite naturelle.

Et, comme on se mêlerait à des échanges en se joignant à des amis, ou à des inconnus accueillants, il est possible d'entrer à tout moment dans ce partage au long cours, sans obligation aucune d'en avoir suivi le déroulement antérieur.

Ainsi saura-t-on ou pas que le précédent film, le merveilleux *La femme qui s'est enfuie*, était organisé en trois épisodes autour d'une jeune femme, auquel celui-ci, construit sur la même structure mais autour d'un jeune homme, Youngho, fait pendant.

L'étreinte et l'écho

Ainsi reconnaîtra-t-on ou pas la plupart des actrices et acteurs d'autres films de Hong, dont celui du film précédent, *Hotel by the River*, dans un rôle très proche de vieil acteur à la sagesse plus perturbatrice que rassurante.

On rencontre Youngho chez son père, médecin habitué de troubles, et dont la secrétaire n'est pas indifférente à la présence du garçon. Il rejoint ensuite à l'improviste à Berlin sa copine partie étudier à l'étranger. Puis le voici au bar d'un hôtel avec sa mère, le vieil acteur et un ami, puis sur la plage voisine, où surgit une réapparition onirique de la copine.

Les épisodes se suivent. Ils ne se ressemblent pas, mais se font écho dans des tonalités légèrement différentes, comme si, un peu tard le soir, étaient racontés trois fragments disjoints pour évoquer une personne, un moment de l'existence, un rapport à la vie. À chaque fois une étreinte, chargée dans chaque cas de significations et d'enjeux divers. À chaque fois quelques notes de musique.

Et voilà que tout s'anime d'une imprévisible et délicate énergie. Que ça circule, entre les personnages, entre les situations, entre ce moment suspendu et troubant quand la neige se met à tomber sur le garçon qui retrouve la secrétaire de son père à laquelle le lient des sentiments instables, et l'emballage exagérément affectueux de la mère, entre le désir de devenir acteur de Youngho et les passages en douce du sommeil et du rêve, entre un voyage coup de tête et une baignade glaciale et téméraire.

Éloge mélancolique de la transparence

Il est tant et tant de manières de faire un film, et il semble parfois que Hong Sang-soo soit comme un peintre qui voyagerait avec son carnet de dessin et s'arrêterait de temps en temps pour croquer sur le motif un paysage (humain, émotionnel), une composition. Pour son vingt-cinquième long métrage, l'artiste a choisi une encre très légère, c'est presque un lavis – on ne parle pas tant ici du noir et blanc (fréquent chez lui) de l'image, même si elle est en effet plutôt dans des tonalités légères.

C'est bien de la mise en scène tout entière qu'il s'agit, qu'on dirait volontiers diluée si le mot n'appelait une connotation péjorative qui n'a pas lieu d'être. Certaines œuvres picturales chinoises, ou coréennes d'ailleurs, atteignent au sublime avec très peu d'encre, davantage d'eau, et beaucoup, beaucoup d'espaces ouverts, à la rêverie, à la pensée, à l'affection.

Un tel principe d'incertitude, qui trouve sa traduction dans les choix esthétiques du film, est l'un des principaux fils conducteurs courant dans l'œuvre du cinéaste.

Les personnages y sont aussi honnêtes et transparents qu'ils peuvent, et cela ne garantit vraiment rien quant à la connaissance que chacun et chacune peut avoir de soi-même, et des autres.

D'où, sans doute, la profonde et douce mélancolie qui émane des films, quels qu'en soient les rebondissements et les dénouements.

par Hugo Dervisoglu

Depuis une dizaine d'années maintenant, Hong Sangsoo nous gratifie de deux à trois films par an, discutant avec simplicité des vilains travers sud-coréens. Dans ce dernier film, nous suivons Yeoung-ho, jeune homme rêvant de devenir comédien et perturbé par le départ en Allemagne de sa compagne, Joo-won.

Les grands motifs esthétiques de Hong Sangsoo ne font pas défaut : environnements urbains ternes, scènes filmées en plans séquences pourvus d'élégants zooms dynamisant les discussions structurant le film. Comme pour quelques-unes de ses précédentes œuvres, le réalisateur fait le choix du noir & blanc, mais cette fois-ci, il n'est pas utilisé pour poétiser l'environnement, mais plutôt pour l'uniformiser. Plongeant l'entièreté du monde dans un gris homogène, de la Corée du Sud à l'Allemagne, dépeignant des atmosphères interchangeables, traduisant la monotonie du monde globalisé.

Le film est scindé en trois blocs distincts dont les séquences, annoncées par des écrans-titres pourvus de quelques notes de musiques (les seules du film), s'enchaînent entre les deux pays, sans que jamais il soit clairement spécifié qu'aux sautes d'espace se joignent des ellipses temporelles.

Perturbant ainsi les repères du spectateur et mettant en exergue le trouble existentiel qui découle du raccourcissement de l'espace-temps moderne pour les personnages. Cet aspect est accentué par l'indétermination du degré de réalité de certaines séquences que l'on pensera réelles, mais qui ne seront en fait que des fantasmagories.

La jeunesse est ainsi montrée comme indécise et hésitante, dans un monde sans repères ni bornes, sans savoir quelle est la nature de son désir ou de son ambition, tout en étant en rupture avec les précédentes générations. Vaguement mentionnée, la pandémie de coronavirus est finement représentée : plus que la maladie en elle-même, ce sont ses effets d'isolation, de peur de l'extérieur et de la solitude ainsi induite, qui sont évoqués. Caractéristique en réalité déjà inhérente au monde moderne que s'attache à dépeindre le cinéaste. Mais il ne faut pas s'y tromper : le film n'est ni noir ni triste, et tend plutôt vers la douce mélancolie, voire l'ironie. Ironie se retrouvant dans l'aspect autoréflexif de malicieux traits d'esprit discutant certains leitmotive de sa filmographie.

Ainsi, la traditionnelle scène de beuverie est ici remise en cause par Yeoung-ho, qui s'interrogera ouvertement sur les raisons qui poussent son contradicteur à leur faire ingurgiter de l'alcool, alors que rien ne les y obligeait. Le film n'est pas vraiment long, ni vraiment court (à peine soixante minutes) et la légèreté de son dispositif ne sacrifie jamais son esthétique ni sa profondeur. Plusieurs des acteurs ayant précédemment tourné dans ses films de la dernière décennie sont présents, dont Kim Min-hee, fidèle au réalisateur depuis 2015, conférant ainsi un air familial à l'œuvre, qui saura émouvoir celui qui aura suivi le cinéaste au long de sa prolifique carrière.

RADIO
/ TV

PILS - Par ici les sorties cinéma

<https://www.allocine.fr/video/video-19595468/>

Passage des arts

<https://www.france.tv/france-2/passage-des-arts/3044277-emission-du-dimanche-30-janvier-2022.html>

Berlinale 2021

Répliques théâtrales et jeux d'enfants

En un écho troublant, le mime d'un baiser sera justement le sujet d'une vive conversation au cœur d'*Inteurodeoksyeon* (*Introduction*, comme ça se prononce), 25e et beau film en noir et blanc de l'infatigable Hong Sang-soo, récompensé par un ours d'argent du scénario – ce qui semble étrange et drôle, pour un film dont on sent qu'il a entièrement pris forme au tournage et au montage. «*Lorsqu'un homme étreint une femme, il y a toujours de l'amour, ne serait-ce qu'un peu !*» s'y emporte un comédien de théâtre à succès. Certes. Et c'est tout le problème pour Young-ho (merveilleux Shin Seok-ho, vibrant de sensibilité contenue), apprenti acteur qui refuse d'étreindre une autre que son aimée, ne serait-ce que par jeu, et dont le film signe la douloureuse introduction à la vie, en trois épisodes séparés par d'incertaines ellipses où il est à son maximum d'évanescence. Mal aimé par son père (qu'il voit à peine), sa petite amie (qui le largue une fois arrivée à Berlin) et sa mère (qui le met dans les pattes du vieux comédien), Young-ho ne sait lui-même aimer en retour, puisqu'il ne sait pas le mimer, se fracassant au contraire dès qu'il le peut sur le mur de sa propre sincérité. De la mer glacée où il se jette finalement, qui rappelle celle vue dans les deux précédents films du Coréen, il sera recueilli et enlacé par un ami, autre simple et splendide étreinte que chacun sera libre de prendre à son compte.



Cinéma : La Berlinale consacre des films hantés par la pandémie

Par Mathieu Macheret et Clarisse Fabre

« Ce n'est pas la fin, mais juste un commencement. » C'est avec ces mots que Carlo Chatrian, codirecteur artistique de la Berlinale avec Mariette Rissenbeek, a conclu au terme d'une sobre visioconférence l'annonce des prix de cette 71^e édition, renvoyant à une véritable cérémonie qui, si les voyants sont bons, devrait avoir lieu au mois de juin en chair et en os sur le tapis rouge de la capitale allemande. Première grande manifestation d'envergure historique et internationale à avoir opté pour la dématérialisation, la Berlinale a tenu le pari d'une mouture en ligne peut-être réduite (100 films contre les 300 qui s'y bousculent habituellement), mais pas pour autant au rabais, avec une sélection stimulante qui relançait curiosité et désir autour des œuvres. Au terme de cinq jours intenses, où les films étaient accessibles aux accrédités sur la plate-forme du festival par tranches de 24 heures, le jury composé de six réalisateurs anciennement lauréats a décerné son Ours d'or, récompense suprême, au film *Bad Luck Banging or Loony Porn* du Roumain Radu Jude.

Triangles amoureux

Parmi les cinéastes à s'être partagés les Ours d'argent, on retrouvait deux figures majeures venues d'Asie. Avec *Wheel of Fortune and Fantasy*, grand prix du jury, le Japonais Ryusuke Hamaguchi (*Senses, Asako I & II*) poursuit son cinéma de la conversation poussée jusqu'à son point de rupture, où la politesse cède place aux aveux blessants. À travers trois histoires et autant de triangles amoureux mettant en jeu hasards et coïncidences, il sonde l'âpre vérité des cœurs et tisse une magnifique chaîne de personnages féminins.

Avec *Introduction*, reparti avec le prix du meilleur scénario, le prolifique Sud-coréen Hong Sang-soo, peintre des comportements amoureux, signe une nouvelle épure aux contrastes étonnantes. Dans un noir et blanc hivernal, trois moments de la vie d'un jeune homme, acteur déçu, sont déclinés, qui concernent sa relation avec une petite amie partie étudier à l'étranger, mais aussi avec ses parents. Le plus étonnant réside dans la façon dont ses moments s'assemblent : à travers des ellipses aléatoires qui perturbent la chronologie des faits, le film tourne autour d'une douleur secrète.

L'Ours de Berlin est redevenu incontournable

par Jean-Christophe Ferrari et Frédéric Mercier

Le palmarès de la soixante et onzième édition de la Berlinale est tombé vendredi soir. Et comme pour chaque édition de chaque festival du monde, le festivalier ne peut s'empêcher de ressentir des contrariétés. Si aucun film ne fait tache au palmarès de cette Berlinale, nous regrettons vivement néanmoins que n'y figurent ni le vibrant *Albatros* de Xavier Beauvois ni le splendide *What do We Look When We Look at The Sky* d'Alexandre Koberizde. Et cela d'autant qu'on a l'impression que ces films ont fait les frais du désir (de l'injonction quasi-systématique qui sévit désormais dans tous les festivals du monde) de bâtir un palmarès politique. Si *Bad Luck Banging or Loony Porn* de Radu Jude, ours d'or cette année, est un film réjouissant et stimulant, un film qui saisit avec précision l'envahissement des rapports sociaux par la pornographie de l'hypocrisie et par la violence de la pulsion de meurtre de son voisin, c'est évidemment parce qu'il offre une parabole lucide et corrosive du délitement de la démocratie en temps de pandémie qu'il a obtenu l'Ours d'or.

Heureusement le jury de cette Berlinale a su récompenser deux merveilles de mise en scène. *Wheel of Fortune and Fantasy* de Ryusuke Hamaguchi, d'une part : un portrait du manque (« du trou ») que beaucoup d'entre nous ressentent en matière affective, un manque qu'on essaie de combler par l'imagination ou par la croyance dans le hasard (les deux se rejoignant d'ailleurs souvent). Le style du réalisateur de *Senses* et *d'Asako* réussit à filmer ce manque – c'est-à-dire à en faire sentir le poids comme à en laisser deviner les élans et les extases – avec une grande clarté et une grande netteté. Cette manière d'être doux tout en étant tranchant, cette manière d'être clair tout en accueillant le tremblement, cette manière aussi de conférer une dimension universelle à chaque décor, cette manière enfin d'accueillir l'humanité entière dans chaque dialogue, rappelle les meilleurs films de Kiyoshi Kurosawa, comme *Vers l'autre rive* par exemple. *Introduction* d'Hong Sangsoo d'autre part où, de manière de plus en plus audacieuse et vertigineuse, le réalisateur coréen réussit à capter l'indétermination fondamentale qui se loge dans chacune de nos impulsions, chacune de nos émotions, chacune de nos décisions, chacun de nos gestes. Si bien que, chez Hong, le réel se gonfle de l'infini de l'indétermination et que chaque lieu accueille le nulle part. Quelque chose comme du cinéma absolu.

De manière générale, on conclura en insistant sur le fait que Carlo Chatrian aura su dénicher des objets assez exigeants et fascinants pour ne pas rendre la vision *on line* inopérante et pénible. Aucun film de cette Berlinale ne nous aura laissés indifférents. Au-delà de la qualité générale des films, c'était sans doute l'un des deux grands enjeux de cette édition : découvrir des œuvres marquantes, assez puissantes, assez fortes, assez singulières pour se distinguer du flux commun d'images dans lequel nous nous sommes tous immergés au cours de cette année. Distinguer le cinéma du tout-venant, de la série bas de gamme, de la télé poubelle, de la plateforme aveugle. C'est chose faite. Comme nous l'avions déjà présagé l'année dernière, Carlo Chatrian transforme peu à peu Berlin en plus grande fenêtre mondiale ouverte sur des créations hors-norme, à mille lieues des mastodontes cannoises ou vénitiennes. De nouveau, l'Ours est redevenu incontournable.

Berlinale 2021 : chez Hong Sang-soo et Xavier Beauvois, des hommes à la mer

par Marie Sauvion

Dans "Introduction", le film du Coréen, et dans "Albatros", celui du Français, tous deux en compétition (cette année en ligne), l'océan a des vertus salvatrices, quand la vie sur la terre ferme devient intenable.

Se jeter à l'eau ou mettre les voiles ? Dans *Introduction*, son nouveau film présenté en compétition à la 71e Berlinale, Hong Sang-soo choisit la première option, en mode baignade régénératrice. Xavier Beauvois, également en lice pour un Ours avec *Albatros*, met en scène la seconde version, celle de la fuite foc au vent. Dans ces œuvres si dissemblables, la mer, « toujours recommencée », prend des hommes déboussolés et leur rend le sourire en même temps, peut-être, qu'un nouveau cap. Il s'agit, dans *Introduction*, d'un jeune homme dont on n'est pas bien sûr, jusque tard dans ce film court (1h06) en noir et blanc, qu'il en soit vraiment le héros. C'est le mystère du cinéma d'Hong Sang-soo, plus allusif, évasif même, que jamais, où l'on croise et recroise, à des moments et des endroits différents, des personnages trop occupés à vivre pour nous expliquer leur histoire par le menu.

Après *La Femme qui s'est enfuie* (Ours d'argent du meilleur réalisateur 2020), sorti sur nos écrans en septembre et qui s'amusait à laisser les mâles sur le pas de la porte, la livraison semestrielle du prolifique Sud-Coréen évoque, par bribes, l'apprentissage d'un garçon, Young-ho (Shin Seok-ho), à grands coups de rendez-vous ratés.

Une rencontre avortée avec son père, une amoureuse qui se détache à distance, un métier d'acteur lâché si-tôt embrassé – Young-ho se refusant à embrasser, justement, sa partenaire de jeu et à mimer des sentiments inexistant... Autant de déceptions et de leçons encaissées avec une pudeur gracieuse par ce grand dadais poli.

Minimaliste et plutôt mineur – les allergiques au zoom peuvent respirer, il y en a moins que d'habitude –, *Introduction* procède à la fois par touches légères et par ellipses vertigineuses, donnant l'impression de surprendre des conversations en cours de route, portant toute son attention sur le présent tant qu'il existe à l'écran. La banalité du quotidien – fumer une cigarette sur un trottoir, boire du soju au restaurant... – se voit néanmoins bousculée par la mise en scène, par les surprises du cadrage, voire par l'irruption d'un rêve qui ne dit pas son nom.

Trop midinette pour être honnête, d'un romantisme de roman-photo, la séquence onirique se déroule sur une plage. On n'en dévoilera rien, si ce n'est qu'elle tient du fantasme d'un cœur convalescent. Et qu'à son terme, Young-ho s'offrira un bain de mer hivernal, glacé, sans que l'on sache si ce baptême solitaire aura le pouvoir de transformer le chagrin en courage et le grand gosse, en adulte.

Le trio gagnant de la Berlinale 2021 : une comédie roumaine, une merveille japonaise et un doc allemand

par Marie Sauvion et Frédéric Strauss

La 71^e édition du festival de Berlin qui a eu lieu en ligne cette année s'est clôturé ce vendredi 5 mars sur un palmarès plutôt audacieux... dont les Français Xavier Beauvois et Céline Sciamma repartent bredouilles. Revue de détail.

En ligne pour la première fois, la Berlinale 2021 s'est achevée ce vendredi sur la révélation du palmarès. Xavier Beauvois et son *Albatros* en reviennent bredouilles, tout comme Céline Sciamma et sa jolie *Petite Maman*. Le jury international de cette 71^e édition pas comme les autres, réduite à cinq jours au lieu de dix habituellement, a fait des choix plutôt radicaux, notamment en décernant son Ours d'or à une comédie roumaine grinçante où la crise du Covid crève l'écran. Palmarès commenté.

Ours d'argent du meilleur scénario : Hong Sang-soo pour "Inteurodeoksyeon" ("Introduction")

La surprise d'un jury qui ne manque pas d'humour : le prix du scénario à Hong Sang-soo, cinéaste qui, de son propre aveu, préfère s'en passer ou presque et laisser les idées venir à lui sur le tournage ! C'est la singularité de son écriture filmique, sans doute, que ses pairs ont honorée. Cet art de broder de la vie par intermittence, entre deux ellipses, et de faire exister le pur présent à l'écran. Les 66 minutes d'*Introduction*, dont nous vous parlions ici, en sont une délicate illustration, même si on continuera de préférer *La Femme qui est partie*, couronné de l'Ours d'argent du meilleur réalisateur l'an dernier. — M.S.

Le retour discret de La Berlinale

par Théo Ribeton

D'une édition en ligne a priori mineure du festival de cinéma allemand, mais qui remplit son cahier des charges entre sommités et cinéastes émergents, on retiendra surtout la beauté du nouveau film de Hong Sang-soo.

Drôle d'endroit pour une reprise : un an après avoir été l'ultime festival de cinéma du monde d'avant, c'est en ligne que la Berlinale tient sa 71^e édition, avant une série de projections des films primés en juin et en plein air.

La formule n'a pas convaincu la haute chevalerie du cinéma d'auteur, que l'on suppose peu encline à accepter une diffusion sur écran d'ordinateur entre deux discours de Jean Castex, mais elle a tout de même réussi à accueillir une sélection respectable : des ténors européens et asiatiques (Céline Sciamma, Xavier Beauvois, Ryusuke Hamaguchi) parmi lesquels des habitués (Hong Sang-soo, Radu Jude), accompagnés surtout d'une importante fournée d'émergent·es (douze premiers films en sélection officielle, taux de fraîcheur record pour un festival de catégorie A).

Des œuvres en repli

Bien que nous n'ayons pas encore pu voir à cette heure le film sur lequel se concentrent désormais nos attentes (*Wheel of Fortune and Fantasy* de Ryusuke Hamaguchi, hommage du réalisateur de *Senses*, 2015, aux Contes moraux rohmériens), c'est une édition mineure qui commence à se dessiner au terme de trois jours ayant vu presque tous les noms ici cités livrer des œuvres en repli. Dans *Petite Maman*, Céline Sciamma feinte les très fortes attentes nées de la résonance internationale du *Portrait de la jeune fille en feu*, 2019, pour y répondre sur le mode de la fugue, dans un conte arboricole et chétif qui ressemble plus que jamais à un premier film (ou bien à son deuxième, *Tomboy*, 2011, dont elle retrouve le sujet d'enfance), mais ne réussit pas vraiment à inventer une nouvelle magie.

Xavier Beauvois signe, lui, un quasi-film de famille, sa femme et sa fille partageant avec Jérémie Renier la tête d'affiche : l'histoire d'un homme, papa, bientôt mari, chefaillon de gendarmerie, fils et petit-fils de pêcheurs (naufragés), quelque peu enflé de sa petite importance locale, et qui va soudain lâcher le gouvernail qu'il croyait si bien tenir. *Albatros* tient un temps la barre, en croquant avec un certain soin sa multitude d'à-côtés et de seconds rôles, mais se déporte finalement dans une caricature de film d'homme à félures (gravité compassée, regards dans le vague, pratique de la voile...) dès lors qu'il met en marche sa machine.

Hong Sang-soo (lauréat de l'Ours d'argent en 2020 pour *La femme qui s'est enfuie*) est celui qui s'en sort le mieux, sans doute parce que son œuvre constellée de ce genre de mignardises n'a plus à prouver sa capacité à s'accorder à la petitesse.

L'empreinte singulière d'Hong Sang-soo

Sans hauts concepts à la *Yourself and Yours* (2016), ni blessures tragiques comme dans *Le Jour d'après* (2017), *Introduction* s'essaie à une expérience modeste de récit lacunaire retracant trois rendez-vous d'un personnage délicat jeune récit lacunaire, retracant trois rendez-vous d'un personnage délicat, jeune homme à la fois très pudique et très affectueux, dont on apprendra peu, sinon qu'il aime assez sa petite amie pour lui faire une visite surprise en Allemagne, ou qu'il a abandonné une vocation d'acteur par peur d'y commettre des infidélités sentimentales.

Le "Rohmer coréen" n'en tire rien d'autre qu'une nouvelle déclaration d'indépendance, cette fois à l'idée même de trame narrative, dont le film ne semble pas avoir besoin pour procéder à des rencontres, et laisser son empreinte singulière.

